

JULIE GARWOOD

La fiancée offerte



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Julie Garwood

Auteure de best-sellers classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*, Julie Garwood est une auteure incontournable. Elle se lance en 1985 dans la romance historique, en particulier écossaise. Elle écrit également de la romance contemporaine. Ses talents de conteuse lui valent d'être récompensée par de nombreux prix comme le RITA Award avec *Sur ordre du roi*. Elle met au cœur de son œuvre trois valeurs qui lui sont chères : la famille, l'honneur et la loyauté.

La fiancée offerte

Aux Éditions J'ai lu

- Sur ordre du roi
N° 3019
- Un ange diabolique
N° 3092
- Un cadeau empoisonné
N° 3219
- Désir rebelle
N° 3286
- La fiancée offerte
N° 3346
- Le secret de Judith
N° 3467
- Un mari féroce
N° 3662
- Le voile et la vertu,
N° 3796
- Prince charmant
N° 4087
- Une lady en haillons
N° 4372
- Un ravisseur sans scrupules
N° 4548
- Les frères Clayborne
N° 5505
- Le dernier des Clayborne
N° 5666
- Le maître chanteur
N° 5782
- Le cœur à vif
N° 7801
- La dernière trahison
N° 7989
- L'héritage du passé
N° 8449
- Un amour assassin
N° 8803
- La splendeur de l'honneur
N° 10613
- Les roses rouges du passé
N° 10788
- La musique des sombres passions
N° 11287

JULIE
GARWOOD

La fiancée offerte

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Benjamin*





POUR elle

Si vous souhaitez être informé en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteurs préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

THE PRIZE

Éditeur original

A Pocket Star Book,

published by Pocket Books, a division of Simon & Schuster Inc.

© Julie Garwood, 1991

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1992

1

Angleterre, 1066

Patiemment, elle attendit qu'il ait ôté son heaume, puis elle fit tournoyer la fine lanière de cuir très haut au-dessus de sa tête. La petite pierre au centre de la fronde prit bientôt assez de vitesse pour être invisible à l'œil nu, et le lacet fendit l'air avec le sifflement d'une bête venimeuse. Mais sa proie était trop loin pour l'entendre. Nicholaa se tenait sur le chemin de ronde, au sommet des remparts, dans l'ombre froide du petit matin, et lui, bien en dessous, une quinzaine de mètres en contrebas, devant le pont-levis de bois.

Le géant normand offrait une cible facile. Qu'il soit le chef des traîtres prêts à lui voler le château de ses ancêtres aiguisait aussi sa concentration. Dans son esprit, le géant était devenu Goliath.

Et elle, David.

Mais, contrairement au héros de l'Ancien Testament, elle ne désirait pas tuer son adversaire. Elle l'aurait visé à la tempe si cela avait été le cas. Non, elle voulait seulement l'assommer. Aussi avait-elle choisi son front. Plût au ciel qu'il en porte la marque pour le reste de ses jours ! Un rappel,

espérait-elle, des atrocités commises en ce sombre jour de victoire.

Le baron Royce n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait : il s'essuyait le front de son poing bardé de cuir, lorsqu'il se retrouva étendu de tout son long sur le sol.

Les Normands étaient en train de gagner la bataille. Dans une heure ou deux, ils auraient pénétré à l'intérieur du donjon.

C'était inéluctable, elle le savait. Pour les soldats saxons, maintenant débordés par le nombre, la retraite était la seule issue. Oui, c'était inéluctable, mais elle était en rage !

Ce géant normand était le quatrième assaillant que lui envoyait, depuis trois semaines, ce bâtard de Guillaume de Normandie !

Les trois premiers avaient donné l'assaut comme des petits garçons jouant à la guerre. Elle n'avait eu aucune difficulté à les bouter hors de ses terres, avec les hommes de son frère.

Mais celui-ci était différent. Très vite, elle avait compris qu'elle ne s'en débarrasserait pas aussi facilement. Il était plus aguerri que ses prédécesseurs. Et plus rusé aussi ! Ses soldats n'étaient pas meilleurs que les autres, mais ce nouveau chef faisait régner une discipline de fer dans leurs rangs et exigeait d'eux une obéissance absolue.

Avant la fin du jour, ces odieux Normands seraient victorieux, et leur chef aurait la tête gonflée de son succès. Au moins pouvait-elle parer à cela en lançant son projectile...

Le baron Royce était descendu de sa monture pour tirer un de ses hommes hors des douves du château. L'imbécile avait trébuché et était tombé tête la première dans l'eau croupie. Son armure l'empêchait de

reprendre son équilibre et il allait se noyer lorsque Royce tendit le bras, attrapa un pied chaussé de fer et sortit le jeune soldat de la boue. Puis, d'un coup de poignet, il l'envoya bouler sur la berge. Une toux déchirante l'avertit bientôt que le garçon respirait encore et n'avait plus besoin de son aide. Royce s'était arrêté pour enlever son heaume et essuyer la sueur de son front quand la pierre atteignit sa cible.

Il fut projeté en arrière et atterrit à une bonne distance de son destrier. Il ne perdit pas conscience longtemps et, immédiatement, ses soldats accoururent pour lui porter secours.

Il refusa leur aide et s'assit, secouant la tête dans l'espoir de chasser la douleur et la confusion de son esprit. Pendant une ou deux minutes, il n'arriva pas à se rappeler où il était. Le sang coulait sur son front, juste au-dessus de l'œil droit. Il tâta les bords de la plaie et se rendit compte qu'un bon morceau de chair avait été arraché.

Il ne comprenait toujours pas ce qui l'avait frappé. Une flèche n'aurait pu faire de tels ravages. Sacre-bleu ! Sa tête était en feu !

Royce chassa la douleur de son esprit et banda ses forces pour se relever. La fureur vint à son aide. Par tous les saints, il trouverait le bâtard responsable de cette blessure et il lui rendrait la pareille !

Cette pensée le ragaillardit.

Son écuyer tenait les rênes de sa monture. Il sauta en selle et scruta le sommet du mur d'enceinte. Le projectile était-il venu de là ? La distance lui semblait trop importante.

Il remit son heaume.

Dix ou quinze minutes s'étaient à peine écoulées depuis qu'il avait reçu ce coup, et déjà ses soldats accumulaient les erreurs.

Ingelram, son second, avait regroupé tous ses hommes au sud de la forteresse. Les flèches pleuvaient sur eux du haut du mur et rendaient toute progression impossible.

Royce était consterné devant leur balourdise. Les soldats, en défense, tenaient leurs boucliers au-dessus de leurs têtes pour se protéger. Il les retrouvait exactement dans la même position que le matin, quand il était venu prendre leur tête.

Il poussa un profond soupir et reprit le commandement.

Il changea immédiatement de tactique pour leur éviter de perdre le terrain péniblement gagné. Il prit dix de ses meilleurs guerriers et les conduisit sur une petite éminence qui surplombait le château. D'une flèche il tua l'un des Saxons qui tenaient le sommet des remparts avant même que ses hommes aient eu le temps d'ajuster leur tir. En un rien de temps, les murs furent de nouveau sans protection.

Cinq des soldats de Royce escaladèrent alors la muraille et coupèrent les cordes qui retenaient le pont-levis. La lourde passerelle s'abattit avec fracas.

Le baron, l'épée à la main, s'engagea le premier sur les planches en bois et traversa la voûte. La cour était déserte.

Ils fouillèrent systématiquement les fortifications et les tours d'enceinte, sans trouver le moindre défenseur saxon. Royce comprit immédiatement que l'ennemi s'était enfui par des passages secrets. Il ordonna alors à la moitié de ses hommes d'inspecter tous les murs et de boucher sur-le-champ la moindre ouverture.

Quelques minutes plus tard, les Normands prenaient officiellement possession de la forteresse au nom de Guillaume en déployant la splendide bannière

du duc de Normandie en haut du mât. Le château était désormais leur propriété.

Cependant, Royce n'avait accompli que la moitié de sa tâche. Il devait encore chercher le Prix et le ramener à Londres.

Il était temps de capturer lady Nicholaa !

Dans le donjon réservé à l'habitation, on débusqua une poignée de serviteurs qui furent traînés dehors et rassemblés en cercle au milieu de la cour.

Ingelram, qui était aussi grand que Royce mais sans sa prestance ni ses glorieuses cicatrices, attrapa un serviteur par le dos de sa tunique. C'était un vieil homme, avec des cheveux gris, clairsemés, et un visage ridé.

Sans laisser le temps à Royce de mettre pied à terre, Ingelram lui annonça :

— Voici l'intendant, baron. Il se nomme Hacon. C'est lui qui a donné à Gregory des informations sur la famille.

— Je n'ai jamais rien dit à aucun Normand ! protesta Hacon. Je ne connais d'ailleurs personne du nom de Gregory. Que Dieu me foudroie à l'instant si je ne dis pas la vérité ! affirma-t-il effrontément.

Le fidèle serviteur mentait et il se sentait très fier de manifester un tel courage dans des circonstances aussi dramatiques. Le vieil homme, il est vrai, n'avait pas encore levé les yeux sur le chef normand et concentrait toute son attention sur l'impétueux chevalier blond qui était en train de déchirer sa tunique.

— Mais si, vous avez parlé à Gregory ! riposta Ingelram. C'est le premier chevalier qui a tenté de prendre cette forteresse d'assaut et de capturer le Prix. Inutile de mentir, vieil homme !

— Serait-ce celui qui s'est enfui avec une flèche plantée dans le bas du dos ? demanda Hacon.

Ingelram foudroya le serviteur du regard et le força à se retourner. Hacon manqua s'étouffer quand il découvrit enfin son vainqueur. Il dut se tordre le cou en arrière pour arriver à avoir une vue d'ensemble du géant couvert de cuir et de mailles d'acier. Le soleil jetait des éclairs sur l'armure, et Hacon ferma à demi les paupières. Ni le guerrier ni son magnifique destrier noir ne bougeaient et, durant une brève minute, l'intendant crut contempler une statue de pierre.

Hacon réussit à garder son calme jusqu'à ce que le Normand retire son casque.

Ce qu'il vit alors le terrifia. Une froide détermination brillait dans le regard gris du barbare, et Hacon sentit sa dernière heure arriver. Ses lèvres murmurèrent un rapide *Pater noster*. Il aurait une fin digne, décida-t-il, déterminé à aider sa douce maîtresse jusqu'à son ultime soupir, et Dieu l'accueillerait sûrement dans son paradis pour avoir protégé une innocente.

Royce fixa un long moment le serviteur tremblant. Puis il lança son heaume à son écuyer, sauta à bas de son cheval et tendit les rênes à un soldat. L'étalon se cabra, mais, d'un mot, le géant le calma.

Les genoux de Hacon se dérochèrent sous lui, et il tomba par terre. Ingelram le remit brutalement sur ses pieds.

— L'une des jumelles est à l'intérieur du donjon, en haut, baron, annonça-t-il. Elle prie à la chapelle.

Hacon prit une inspiration tremblante avant de lâcher :

— La chapelle a brûlé durant la dernière attaque. Dès que sœur Danielle est arrivée de l'abbaye, elle a ordonné que l'autel soit transporté dans une chambre du donjon, ajouta-t-il dans un filet de voix.

— Danielle est la nonne, intervint Ingelram. C'est bien ce que nous avons entendu dire, baron. Elles

sont jumelles. L'une est une sainte, adonnée aux choses de Dieu, et l'autre une pécheresse, déterminée à nous donner du fil à retordre.

Royce n'avait toujours pas prononcé un mot. Il continuait à fixer le serviteur. Hacon ne put soutenir son regard bien longtemps. Les yeux baissés, il joignit les mains et chuchota :

— Sœur Danielle s'est retrouvée prise dans ce combat contre son gré. Elle est innocente et désire uniquement regagner son couvent.

— C'est l'autre que je veux.

Le baron n'avait pas élevé la voix, mais son ton était glacial. L'estomac de Hacon se noua de nouveau.

— Nous voulons l'autre jumelle ! cria Ingelram.

Il aurait bien poursuivi sa diatribe, mais un coup d'œil du baron l'en dissuada.

— L'autre jumelle s'appelle Nicholaa, dit Hacon. Elle est partie.

Royce ne manifesta aucune réaction devant cette nouvelle. Ingelram, par contre, ne put cacher sa colère.

— Et comment aurait-elle pu partir ? glapit-il en jetant le vieillard à genoux.

— Les murs sont truffés de passages secrets, avoua Hacon. Voilà pourquoi il ne restait plus un seul soldat ici quand vous avez franchi le pont-levis. Notre maîtresse, Nicholaa, a quitté le donjon avec les hommes de son frère, il y a à peu près une heure.

Furieux, Ingelram se mit de nouveau en colère et secoua l'intendant comme un prunier.

Royce fit un pas en avant.

— Vous ne faites pas preuve de courage en maltraitant un vieil homme sans défense, Ingelram, ni de maîtrise en vous immisçant dans mon interrogatoire.

Honteux, le vassal s'inclina devant son baron et aida le Saxon à se remettre sur ses pieds.

— Depuis combien de temps servez-vous dans cette maison ? demanda Royce au serviteur.

— Presque vingt ans, maintenant, répondit Hacon, une note de fierté dans la voix. J'ai toujours été considéré avec égards, baron. Pratiquement comme un membre de la famille !

— Bravo ! Et vous trahissez votre maîtresse après vingt ans de bons traitements ?

Un rictus de dégoût tordit la bouche du guerrier.

— Vous ne me jurerez jamais fidélité, Hacon, votre parole n'est pas digne de confiance.

Il tourna les talons et se dirigea d'un pas décidé vers le donjon. Puis, écartant quelques importuns de son chemin, il pénétra à l'intérieur.

On ramena Hacon auprès des autres serviteurs et Ingelram l'abandonna à ses inquiétudes pour se ruer derrière son seigneur.

Royce entreprit ses recherches avec méthode. Le rez-de-chaussée était encombré de gravats. Une table gigantesque était renversée dans un coin, entourée de quelques sièges défoncés.

L'escalier qui menait aux chambres tenait tout juste debout. L'humidité qui suintait des murs rendait les marches en bois glissantes. La rampe, en grande partie arrachée, pendait sur le côté et le passage était dangereux.

Le premier étage n'était pas en meilleur état. Un vent glacé s'engouffrait en sifflant par un trou de la taille d'un homme. Un long couloir obscur partait du sommet de l'escalier.

À peine Royce avait-il atteint le palier qu'Ingelram le dépassa en dégainant maladroitement son épée. Emporté par son élan, il trébucha sur le plancher humide, perdit à la fois l'équilibre et son arme, et partit en glissade vers le trou béant.

Royce le rattrapa de justesse par le col et l'envoya valdinguer en arrière. Il atterrit avec un bruit sourd contre la paroi, s'ébroua comme un jeune chien, ramassa son arme et emboîta de nouveau le pas à son chef.

Exaspéré, Royce secoua la tête. Ce garçon était par trop maladroit ! Sans prendre la peine de sortir son épée, il s'engagea dans le sombre corridor. La première porte était fermée. D'un coup de pied, il fit sauter le verrou et, se penchant pour passer sous le linteau, il pénétra à l'intérieur.

Six bougies brûlaient dans la chambre à coucher. Seule une servante était tapie dans un coin.

— Qui habite dans cette pièce ?

— Lady Nicholaa, fut la réponse chuchotée.

Royce inspecta la pièce du regard. L'ordre quasi spartiate qui y régnait suscita son étonnement. Jamais il n'aurait imaginé qu'une femme pût vivre sans fanfreluches. Son expérience en ce domaine se limitait à ses trois sœurs, mais cela lui semblait suffisant pour tirer une telle conclusion. La chambre de lady Nicholaa était totalement nue. Un grand lit surmonté d'un dais, dont les draperies étaient soigneusement tirées, faisait face à l'imposante cheminée qui, elle, occupait presque tout un panneau. Pour tout mobilier, un beau coffre en bois sculpté luisait dans un coin.

Royce fit demi-tour et, une fois encore, il trouva son second en travers de son chemin. Un coup d'œil furibond lui fit libérer le passage.

La seconde porte était, elle aussi, verrouillée de l'intérieur. Au moment où il s'apprêtait à l'enfoncer, il entendit le bruit du loquet. Une jeune domestique au visage criblé de taches de rousseur lui ouvrit le battant. Elle ébauchait une révérence quand elle découvrit les traits du Normand. Elle se figea, puis

laisa échapper un petit cri et traversa la pièce en courant.

Plusieurs chandelles se consumaient sur l'autel en bois recouvert d'une nappe blanche devant lequel étaient regroupés quelques prie-Dieu.

Il repéra immédiatement la nonne. Elle était agenouillée, la tête penchée, les mains jointes sous la croix qu'elle portait accrochée à une lanière de cuir autour de son cou.

Elle était entièrement vêtue de blanc, du voile qui couvrait ses cheveux jusqu'à ses chaussures. Royce attendit dans l'embrasement qu'elle lui fasse signe d'entrer.

La servante toucha timidement la frêle épaule.

— Sœur Danielle, le chef normand est là, lui souffla-t-elle à l'oreille. Nous rendons-nous maintenant ?

La question semblait si ridicule que Royce ne put s'empêcher de sourire. Il ordonna à Ingelram de ranger son épée, puis s'avança jusqu'au centre de la pièce. Deux domestiques se tenaient sous la fenêtre recouverte d'une peau de bête. L'une d'elles tenait un bébé dans les bras qui mâchonnait son poing avec application.

L'attention de Royce se reporta sur la nonne dont il voyait seulement le profil. Elle fit enfin un signe de croix, mettant fin à ses dévotions. À peine était-elle debout que le bébé poussa un cri énergique et leva les bras vers elle.

La servante brune le lui tendit. Elle le prit alors contre elle et, déposant un baiser sur le duvet qui recouvrait son crâne, elle se dirigea vers Royce.

Sans avoir pu encore découvrir ses traits, car elle avait gardé la tête baissée, il était déjà ému par sa voix aux inflexions caressantes et par la manière tendre dont elle berçait le bébé. Celui-ci se blottit, ravi, contre elle, tout en suçant bruyamment son poing.

Ses petits cheveux blonds formaient une houppe qui lui donnait un air comique.

Sœur Danielle s'immobilisa à quelques pas du baron. Elle arrivait à peine à la hauteur de sa poitrine, et il lui trouvait un air vulnérable qui lui alla droit au cœur. Mais quand elle leva les yeux et les plongea dans les siens, le cours de ses pensées s'arrêta net.

Seigneur, elle était ravissante ! Une enchantresse avec un visage d'ange et une peau sans défaut, au velouté de pêche. Plus que tout, ses yeux le fascinaient. Changeants, comme une mer d'été, ils offraient toute la gamme des bleus. Ce ne pouvait être qu'une déesse spécialement descendue de l'Olympe pour le tenter. Elle incarnait le type même de la beauté classique, avec l'arc parfait de ses sourcils, son profil régulier et sa bouche un rien mutine et terriblement séduisante.

Royce s'aperçut qu'il réagissait physiquement à cette ensorceleuse et cela le rendit profondément mécontent. Ce brutal manque de maîtrise le consternait. La respiration accélérée d'Ingelram lui en dit long également sur les sentiments que nourrissait ce dernier. Il le foudroya du regard.

Danielle était une vierge consacrée, sacrebleu ! Et non un butin ! Royce respectait l'Église et protégeait le clergé chaque fois que c'était possible, tout comme son suzerain, le duc Guillaume de Normandie.

Il poussa un long soupir.

— À qui est cet enfant ? demanda-t-il enfin, la gorge terriblement sèche.

— C'est le bébé de Clarise, répondit-elle d'une voix légèrement voilée qui acheva la perte du baron, tout en désignant la servante restée dans l'ombre. Clarise est ici depuis des années. Son fils s'appelle Ulric.

Le bébé avait attrapé sa croix et la mordillait avec délices. Elle la lui enleva gentiment, puis ficha ses

yeux bleus dans ceux du conquérant, les emprisonnant délibérément. Le silence s'installa entre eux, un long moment. Elle le mit à profit pour caresser tout doucement le dos d'Ulric.

Aucune crainte ne se lisait dans son regard. Royce fut totalement désarçonné par cette réaction inattendue. C'était incroyable ! Apparemment, l'horrible et longue balafre qui traversait sa joue droite de part en part ne la gênait en rien. Il en fut tout à fait heureux.

— Ulric a vos yeux, remarqua-t-il.

En fait, ce n'était pas exact, rectifia-t-il en son for intérieur. Les yeux du bébé étaient d'un joli bleu. Ceux de Danielle étaient à couper le souffle.

— Beaucoup de Saxons ont les yeux bleus, répliqua-t-elle machinalement. Ulric aura huit mois dans moins d'une semaine. Vivra-t-il jusque-là, Normand ?

La question était posée sur un ton si doux, si peu revendicatif, qu'il n'en prit pas ombrage.

— Les Normands n'ont pas pour habitude de tuer des enfants innocents.

Elle l'honora de son premier sourire, et une délicieuse fossette apparut sur sa joue. Le cœur de Royce se mit à battre à coups précipités. Seigneur ! Ses yeux le mettaient au supplice ! Ils n'étaient pas bleus, non, plutôt de la couleur exacte de ces violettes fragiles qui annoncent le printemps.

Sacrebleu, voilà qu'il se conduisait comme le dernier des jouvenceaux ! Il avait pourtant passé l'âge de tels émois !

— Comment avez-vous appris à parler aussi bien notre langue ?

Sa voix avait pris des accents rauques, mais elle ne parut pas le remarquer et répondit tout naturellement :

— L'un de mes frères a accompagné notre roi Harold en Normandie, il y a six ans. À son retour, il

a insisté pour que nous nous mettions tous à l'anglais.

Ingelram fit un pas en avant.

— Votre jumelle vous ressemble-t-elle ? demandait-il d'une traite.

Sœur Danielle se tourna vers le jeune soldat. Elle l'évalua un instant de son regard vif et résolu. Ingelram vira au rouge brique sur-le-champ.

— Nicholaa et moi nous ressemblons énormément, finit-elle par répondre. On nous confond souvent. Mais nos caractères sont à l'opposé. Elle a fait le serment de se tuer plutôt que de se rendre aux Normands. Nicholaa imagine qu'ils rentreront bientôt chez eux. Pour elle, ce n'est qu'une question de temps... En vérité, je me fais beaucoup de souci à son sujet.

— Savez-vous où elle s'est rendue ? s'enquit Ingelram.

— Oui, lui répondit-elle sans le lâcher des yeux. Si votre baron me donne l'assurance qu'il ne lui sera fait aucun mal, je vous révélerai sa destination.

Ingelram renifla bruyamment.

— Nous ne tuons pas les femmes, nous autres Normands. Nous nous contentons de les mater !

Royce se retint d'attraper son second par le collet et de le jeter dehors. Mais sœur Danielle n'eut pas l'air de prendre la mouche. Malgré tout, une expression inattendue de révolte voila fugitivement ses traits, vite remplacée par un air serein.

Royce fut soudain sur ses gardes.

— Personne ne fera aucun mal à votre sœur. Je vous en donne ma parole, affirma-t-il.

Elle parut soulagée, et Royce oublia ses craintes.

— Bien entendu ! lança Ingelram avec enthousiasme. Nicholaa est le Prix du roi.

— Le Prix du roi ?

Une expression outrée se peignit sur le visage de sœur Danielle, mais sa voix resta neutre quand elle demanda :

— Je ne comprends pas ! Le roi Harold est mort.

— Votre roi saxon est mort, rectifia Ingelram, mais notre duc Guillaume de Normandie se dirige vers Londres où il sera bientôt sacré roi d'Angleterre. Nous devons emmener Nicholaa à Londres le plus tôt possible.

— Et pourquoi donc ?

— Elle est le Prix du roi qui veut la donner en récompense à un noble chevalier. C'est un immense honneur ! ajouta-t-il, gonflé d'orgueil.

— Enfin, voyons, comment ma sœur est-elle devenue le Prix du roi ? souffla-t-elle. Guillaume devrait ignorer jusqu'à son existence ! Expliquez-moi donc ce mystère.

Le baron Royce poussa son vassal vers la porte et, comme s'il n'avait pas entendu la question, il déclara d'une voix ferme :

— Je ne permettrai pas qu'on fasse de mal à votre sœur, je vous le promets ! Mais maintenant, je veux savoir où elle est allée. Sa vie... et son honneur sont en danger hors de ces murs. Certains pillards se sont glissés dans nos troupes, ils risqueraient de faire un mauvais sort à lady Nicholaa, je préférerais qu'elle ne tombe pas entre leurs griffes.

Il était tout à fait satisfait de cette mise en garde. Il s'était bien gardé de détailler les atrocités que risquait de subir la malheureuse si elle tombait aux mains d'une soldatesque mal encadrée. Il voulait ainsi protéger sa ravissante tentatrice des dures réalités de la vie, préserver son innocence, mais si elle lui refusait l'information dont il avait besoin, il serait contraint de se montrer plus brutal.

— Donnez-moi votre parole que vous irez vous-même rechercher Nicholaa !

— Vous y attachez tant d'importance ?

Elle acquiesça.

— Très bien, je vous la donne, assura-t-il. Bien que je ne comprenne pas pourquoi cela vous tient tant à cœur que...

— Vous êtes un homme d'honneur, l'interrompit-elle. Vous n'auriez pas ce titre si vous rompiez vos engagements pour un oui ou un non. Et puis vous êtes plus âgé que vos soldats, donc plus mûr. Vous avez sûrement déjà appris la patience et la maîtrise de vous-même. Les deux vous seront nécessaires pour capturer Nicholaa...

Elle se détourna avant qu'il ait pu répondre et se dirigea vers les deux femmes qui étaient restées près de la fenêtre. Elle tendit le bébé à Clarise et murmura quelques instructions à l'autre servante.

— Très bien ! Je vais vous donner la destination de ma sœur, mais seulement après avoir examiné votre blessure, annonça-t-elle en se retournant vers Royce. Dites-moi, baron, c'est une coupure de belle taille que vous avez là. Asseyez-vous que je vous la nettoie. Ce ne sera pas long, je vous le promets.

Déconcerté par sa gentillesse, Royce se sentit aussi gauche qu'un jeune chien et il fit un énergique signe de dénégation avant de s'asseoir finalement sur le tabouret qu'on lui présentait. Appuyé au chambranle de la porte, Ingelram observait la scène. La servante déposa un bol d'eau sur le coffre à côté de Royce, pendant que sœur Danielle coupait plusieurs bandes de tissu. Ses mains tremblaient en plongeant le linge dans l'eau. Elle nettoya la blessure sans un mot, puis appliqua un onguent calmant. Une fois qu'elle eut terminé, elle demanda à Royce sur un ton neutre ce qui avait pu lui causer une pareille entaille.

— Une pierre, répondit-il avec un accent résigné, en haussant les épaules. C'est sans importance !

— Le choc a dû vous étourdir, pour le moins ?

Il écoutait à peine ses propos. Dieu, qu'elle sentait bon ! Toute son attention était concentrée sur cette si jolie femme. Elle répandait un léger parfum de rose. Puis la croix qu'elle portait, nichée entre ses seins, capta son regard. Il fixa l'objet sacré jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son empire sur lui-même. Dès qu'elle se recula, il se releva d'un bond.

— Ma sœur s'est réfugiée auprès du baron Alfred. Il possède un domaine plus au nord, à trois bonnes heures d'ici. C'est un farouche partisan d'Harold, et Nicholaa a décidé de lui prêter main forte avec les troupes de notre frère.

Un cri interrompit leur conversation. Cela venait de l'extérieur.

— Ne quittez pas sœur Danielle d'un pouce, ordonna Royce à Ingelram.

Le baron avait déjà franchi la porte quand il entendit les déclarations exaltées de son vassal.

— Je la protégerai au péril de ma vie, baron ! Je le jure devant Dieu !

Dieu me garde des chevaliers jeunes et impétueux ! marmonna Royce en s'engageant dans le corridor, et il poussa un soupir à fendre l'âme.

Un soldat l'attendait en haut de l'escalier.

— La bataille fait rage en ce moment même au sud de la forteresse, baron. Du chemin de ronde, on aperçoit ces chiens de Saxons qui tentent d'encercler nos valeureux soldats. J'ai identifié la bannière du baron Hugh. Partons-nous à sa rescousse ?

Royce grimpa rapidement au sommet des fortifications pour juger lui-même de la situation. Le soldat lui avait emboîté le pas et il s'essoufflait derrière lui. C'était encore une recrue aussi inexpérimentée et

enthousiaste qu'Ingelram. Une combinaison hautement dangereuse !

— Vous voyez, baron ! Nos soldats reculent !

— Mais non ! grommela Royce. Vous ne savez pas regarder. Ces hommes utilisent la même tactique que nous à la bataille d'Hastings. Ils enferment les Saxons dans un piège.

— En tout cas les Saxons ont l'avantage. Ils sont trois fois supérieurs en nombre...

— Le nombre n'a aucune importance, riposta le baron avec un soupir las, puis, se rappelant qu'il était un homme patient, il se tourna vers le soldat et l'interrogea : Depuis combien de temps servez-vous sous mes ordres ?

— Presque huit semaines, maintenant.

L'irritation de Royce s'évanouit immédiatement. Le temps avait manqué pour préparer l'invasion de l'Angleterre.

— Je vous pardonne votre ignorance, annonça-t-il en dégringolant l'échelle. Nous allons rejoindre les hommes de Hugh, mais uniquement pour le plaisir de combattre, car ils n'ont, en réalité, aucun besoin de notre aide. Les Normands sont mille fois supérieurs aux Saxons par leur habileté. Mettez-vous bien dans la tête qu'Hugh remportera la victoire avec ou sans notre concours.

Le soldat acquiesça et sollicita immédiatement l'autorisation d'accompagner son baron. Royce accepta. Il laissa une vingtaine de soldats dans la forteresse, sous le commandement d'Ingelram, qu'il jugea capable de maintenir l'ordre sur une poignée de femmes et d'enfants jusqu'à son retour.

Le combat fut revigorant, quoique trop vite terminé au gré de Royce. Cyniquement, il trouva injuste que, lui et ses hommes à peine entrés dans la mêlée, les Saxons, pourtant supérieurs en nombre, se

dispersent comme des loups dans les collines. L'escarmouche avait-elle été organisée pour l'attirer hors de la forteresse ? Royce, fatigué par le manque de sommeil, jugea qu'il se posait trop de questions. Il passa encore une heure avec ses hommes à pourchasser les rebelles dans les environs, puis cessa le combat.

Royce fut surpris que Hugh, un ami qui avait le même titre que lui sous la bannière de Guillaume, commande le contingent, car il le croyait aux côtés de leur chef pour l'assaut final de Londres. Quand il lui posa la question, Hugh expliqua qu'il avait été envoyé dans le Nord pour y soumettre des félons. Sur le chemin du retour, il était tombé dans cette embuscade.

Hugh avait une bonne dizaine d'années de plus que Royce. Ses cheveux bruns étaient striés de mèches grises et les cicatrices qui marquaient son visage et ses bras donnaient par comparaison à Royce un air de jouvenceau.

— Je n'ai que de jeunes recrues dans mon unité, confessa-t-il avec irritation. Les soldats aguerris sont auprès de Guillaume. Je n'ai pas votre patience pour former les hommes, Royce, je ne vous le cache pas. Sans notre informateur saxon qui nous a avertis juste à temps, j'aurais très certainement perdu la plupart de mes hommes, à l'heure qu'il est. Mes soldats n'ont aucune discipline.

Il poussa un profond soupir.

— Avec votre permission, je vais demander à Guillaume de muter quelques-unes de mes plus jeunes recrues dans vos rangs pour qu'elles reçoivent une véritable instruction militaire.

Royce et Hugh firent volte-face avec leur contingent et reprirent le chemin de la forteresse.

— Quel est donc cet informateur ? demanda Royce. Et pourquoi lui faites-vous confiance ?

— Il s'appelle James, déclara Hugh, étonné. Jusque-là, il ne nous a jamais trompés, mais je n'en sais pas plus sur la confiance que l'on peut lui accorder. Comme il était chargé de collecter les impôts, ses compatriotes ne le portaient pas dans leurs cœurs. James connaît parfaitement toutes les familles de la région, il a été élevé ici, voyez-vous. Il n'ignore aucune de leurs caches... Dites-moi, ce petit vent vous transperce, vous ne trouvez pas, Royce ? poursuivit-il en remontant son lourd manteau sur ses épaules. Mes os sont de plus en plus sensibles à la morsure de l'hiver.

Quelques flocons de neige tourbillonnaient autour d'eux, mais Royce avait à peine remarqué le froid.

— Vous avez de vieux os, Hugh. C'est pour cela que vous ne supportez plus le froid.

D'un sourire, il atténua son impertinence. Hugh lui retourna son sourire.

— Vieux, dites-vous ? Je pense que le récit de mes victoires va vous faire changer d'avis.

Et il abreuva Royce de ses nombreux exploits pendant qu'ils chevauchaient côte à côte jusqu'à la forteresse.

Comme Ingelram ne se précipitait pas pour l'accueillir, Royce pensa qu'il était resté auprès de sœur Danielle.

Au souvenir de cette femme étonnante, il se sentit mal à l'aise. Quelque chose le tracassait à son sujet, mais il ne pouvait, en déterminer la raison.

Était-ce simplement son charme ensorceleur ? Comment une créature aussi enchantresse avait-elle pu choisir l'Église plutôt qu'un homme ? Il n'osait pas s'avouer qu'il considérait cela comme une honte !

C'était sûrement la lassitude qui lui suggérait des pensées aussi scandaleuses. Il donna des ordres au sujet du cantonnement des troupes de Hugh pour la nuit, et pénétra aux côtés du vieux guerrier à l'intérieur du donjon.

Hugh paraissait à bout de forces et frigorifié. Royce fit aussitôt allumer une flambée et manda l'espion saxon.

— Je voudrais lui poser quelques questions, déclara-t-il simplement.

Un soldat se mit immédiatement à la recherche du Saxon. Quelques minutes plus tard, Ingelram déboulait dans la grande salle. Il freina des quatre fers avant de saluer profondément et il s'apprêtait à faire son rapport à Royce quand celui-ci le coupa d'un ton sec :

— Je veux voir la religieuse séance tenante !

Ingelram devint blanc comme un linge. Royce était sur le point de lui assener une bourrade dans les côtes pour lui faire accélérer le mouvement quand son attention se porta vers l'entrée. Le soldat était de retour avec l'informateur. Le Judas saxon portait des vêtements mal coupés, une indication supplémentaire de sa déchéance, songea Royce avec mépris. Sa tunique marron, tachée de boue, balayait le sol. Royce lui trouva un air de hibou. Petit, avec des épaules voûtées et des paupières toutes plissées, il ressemblait bien à cet oiseau nocturne, mais son cœur était sans aucun doute celui d'un vautour pour qu'il trahisse ainsi ses compatriotes...

— Avancez, James ! commanda-t-il.

Le Saxon obéit et, parvenu à la hauteur des Normands, il se courba servilement en deux.

— Je suis votre fidèle serviteur, messeigneurs.

Royce se tenait à côté de Hugh, devant la cheminée. Il s'inquiéta immédiatement quand il vit son

vieil ami agité de tremblements convulsifs malgré le plaid qui couvrait ses épaules. Aussitôt il ordonna que l'on apporte un siège auprès du feu.

— Apportez donc un gobelet de bière à votre baron, jeta-t-il à l'une des sentinelles en faction près de l'entrée. Et faites tester la boisson par un serviteur saxon !

— Je suis en aussi bonne forme que vous, protesta Hugh, et parfaitement capable de veiller tout seul sur ma santé.

— J'en suis persuadé, s'écria immédiatement Royce. Mais si j'avais mené autant de batailles que vous la semaine passée, je serais deux fois plus las !

C'était un mensonge, bien entendu, mais il obtint l'effet recherché : Hugh se calma instantanément.

— Par tous les diables, c'est bien vrai ! approuva-t-il.

L'honneur de Hugh était sauf, et Royce retint un sourire avant de dévisager l'informateur saxon.

— Racontez-moi tout ce que vous savez sur les anciens maîtres des lieux, comranda-t-il dans la langue du malheureux. Les parents sont-ils bien morts tous les deux ?

— Oui, messire, ils sont bien morts et enterrés dans le caveau familial, au sommet de la colline du nord, répondit James.

Les yeux du Normand étaient aussi terrifiants que la hideuse balafre de sa joue droite, songeait-il avec effroi. Ou plutôt non, son regard dur et froid était encore plus intimidant que le reste.

— Maintenant, passons aux autres membres de la famille ! continua Royce.

James répondit sans se faire prier.

— Il y a deux frères. Thurston est l'aîné. D'après la rumeur, il aurait été tué pendant la bataille du Nord. Mais on n'en a aucune preuve.

— Et l'autre frère ?

— Il s'appelle Justin. Il a été grièvement blessé dans le Nord et transporté à l'abbaye où les religieuses le soignent, mais on ne donne pas cher de sa vie.

Ingelram était toujours aux côtés de son chef. Royce se tourna brusquement vers lui.

— Vous ne m'avez pas amené sœur Danielle ?

— J'ignorais que vous vouliez l'interroger, baron.

— Mes projets ne vous concernent pas, Ingelram. Contentez-vous d'obéir.

Ingelram prit une profonde inspiration.

— Elle n'est pas là, dit-il d'une traite.

Royce se retint de l'étrangler.

— Expliquez-vous ! commanda-t-il d'une voix dure.

Ingelram eut besoin de tout son courage pour oser affronter le regard du guerrier.

— Sœur Danielle a demandé à être reconduite à l'abbaye. Elle avait promis à ses supérieures d'être de retour avant la nuit, et elle était morte d'inquiétude au sujet de son frère.

Royce ne manifestait aucune réaction, et Ingelram se demandait quelles pensées il pouvait bien ruminer. Il poursuivit d'une toute petite voix :

— La vie de son frère est en danger. Sœur Danielle désirait passer la nuit auprès de lui et revenir demain matin. Elle répondra sûrement à vos questions à ce moment-là.

Royce aspira bruyamment l'air pour se calmer.

— Et si elle ne revient pas demain matin ? s'enquit-il d'une voix parfaitement maîtrisée.

La question prit Ingelram au dépourvu. Il n'avait visiblement pas envisagé une pareille éventualité.

— Elle m'a donné sa parole, baron ! insista-t-il. Elle ne me mentirait pas, voyons ! C'est impossible !

Si pour quelque raison elle ne peut quitter l'abbaye demain matin, je serai heureux d'aller la chercher.

Des années d'entraînement avaient permis à Royce de se dominer totalement. Il s'y employa, mais la contrainte rendit sa gorge douloureuse. La présence du Saxon l'aida quelque peu, car il n'aurait jamais châtié un de ses soldats devant un étranger. Royce traitait toujours ses hommes de la manière dont il voulait être traité lui-même. Le respect se gagnait, mais on enseignait la dignité par l'exemple.

Hugh se racla la gorge avant d'adresser à son ami un regard compatissant, puis il se tourna vers Ingelram.

— Vous n'avez pas le droit de violer ce lieu vénérable, mon fils. La main gauche de Dieu nous frapperait tous si nous transgressions la plus sacrée des lois.

— Une loi sacrée ! bégaya Ingelram pour qui tout cela était incompréhensible.

Hugh leva les yeux au ciel.

— Elle est désormais sous la protection de l'Église, mon fils. Vous venez de lui procurer un asile.

Ingelram commençait à comprendre la portée de son acte. Il était horrifié par sa conduite et cherchait désespérément un moyen de se racheter aux yeux de son baron.

— Mais elle m'a promis !...

— Taisez-vous !

Royce n'avait pas élevé la voix, pourtant l'indicateur saxon fit un bond sur place, terrorisé par la fureur qui avait brillé un instant dans le regard du guerrier. Puis, dans le vain espoir de mettre le plus d'écart possible entre lui et le courroux du Normand, il se dépêcha de reculer de plusieurs pas.

Le mouvement de retraite du Saxon amusa Royce. Le petit homme tremblait littéralement dans ses chaussures.

— Vous m'avez parlé des frères, James, dit Royce, reprenant son interrogatoire. Maintenant, racontez-moi ce que vous savez des jumelles. On nous a dit que l'une était au couvent et que l'autre...

Il s'arrêta quand le Saxon fit un signe de dénégation.

— Je n'ai jamais entendu parler d'une religieuse, chevrota James. Je ne connais que lady Nicholaa, ajouta-t-il d'une traite en voyant la terrible balafre du Normand blanchir dangereusement. Lady Nicholaa est...

— Nous savons qui est lady Nicholaa, l'interrompit Royce. C'est elle qui a défendu la forteresse contre nos attaques. Est-ce exact ?

— Oui, messire, répondit James. C'est exact.

— Je veux maintenant en savoir davantage sur l'autre jumelle. Si elle n'est pas religieuse, alors...

Le Saxon osa de nouveau secouer la tête. Il semblait plus perplexe qu'effrayé.

— Mais, messire, chuchota-t-il. Il n'y a qu'une sœur. Lady Nicholaa n'a pas de jumelle.

2

La réaction du baron à cette nouvelle fut pour le moins déconcertante et... bruyante. Il rejeta la tête en arrière et se mit à rire aux larmes. L'étonnante comédie jouée par lady Nicholaa pour se trouver un asile le stupéfiait. Cette femme se montrait décidément pleine de ressources. Une qualité qu'il savait reconnaître quand il la rencontrait.

Nicholaa n'était pas une nonne ! Un immense soulagement l'envahit sans qu'il en comprenne la raison, et il écarta prestement ce fait de son esprit. Puis il fut pris d'un nouvel accès d'hilarité. Sacrebleu, il n'avait pas convoité une vierge consacrée, après tout !

Ingelram ne savait pas comment interpréter la bizarre conduite de son baron. Depuis qu'il était sous ses ordres, il ne l'avait jamais vu sourire. Il réalisa tout à coup qu'il ne l'avait jamais vu, non plus, accepter une défaite.

— Ne comprenez-vous pas, baron ? se récria-t-il. Vous avez essuyé une humiliation par ma faute. J'ai accordé foi à ses mensonges. Je lui ai même donné une escorte.

Il s'avança bravement à portée de son seigneur et jeta dans un murmure angoissé :

— Je suis le seul à blâmer.

Royce fronça les sourcils.

— Nous en reparlerons plus tard, déclara-t-il avec un regard significatif dans la direction du Saxon.

Ingelram s'inclina. Royce se retourna alors vers le collecteur d'impôts.

— Que savez-vous de lady Nicholaa ?

James haussa les épaules d'un air résigné.

— J'ai changé de district il y a deux ans et demi, messire, et un autre homme a pris mes fonctions. Nicholaa était fiancée depuis l'enfance à un géant du nom de Roulf qui possédait de vastes terres dans le Sud. Si les noces ont eu lieu comme prévu, elle a dû rester mariée presque deux ans avant que Roulf ne soit tué à Hastings. Voilà, messire, tout ce que je sais.

Royce ne fit aucun commentaire sur les informations de James. Il le congédia et attendit qu'il ait quitté la salle pour se tourner vers Ingelram.

— À l'avenir, vous ne ferez pas étalage de vos fautes devant des étrangers. C'est compris ?

Ingelram acquiesça, horrifié.

Royce poussa un profond soupir.

— Quand vous agissez en mon nom, Ingelram, j'assume aussi vos erreurs. Si vous avez tiré quelque enseignement de cet incident, celui-ci aura au moins servi à quelque chose.

Ingelram était stupéfait. C'était bien la première fois qu'il entendait le baron parler d'une défaite comme d'un incident. Il ignorait comment répondre.

Hugh prit la parole.

— Lady Nicholaa s'est montrée habile, n'est-ce pas, Royce ? Elle s'est mise hors d'atteinte... pour l'instant, ajouta-t-il avec un signe de tête en direction d'Ingelram.

— Oui, répondit Royce avec un sourire. Pour l'instant.

— À la vérité, j'ai été victime de ses mensonges, essaya de plaider Ingelram.

— Nenni, le contredit Royce. Vous avez été victime de sa beauté. Reconnaissez votre erreur, cela vous évitera de recommencer.

Le vassal s'inclina profondément. Puis il prit une longue inspiration et retira son épée de son fourreau. Ses mains tremblaient quand il tendit à Royce l'arme de son père, le pommeau incrusté de pierres en avant.

— J'ai failli à ma tâche, baron.

Il ferma les yeux dans l'attente du coup. Une longue minute d'agonie s'écoula avant qu'il ne les ouvrît de nouveau. Pourquoi donc son chef hésitait-il ?

— Vous ne désirez pas vous venger, baron ? demanda-t-il, l'air étonné.

Royce ne cacha pas son exaspération. Il se tourna vers Hugh, surprit son sourire et finit par sourire lui-même.

— Ce que je désire et ce que je fais sont deux choses différentes, Ingelram, dit-il. Vous comprendrez un jour. Pourquoi me donnez-vous votre épée ?

Le timbre chaleureux de sa voix prit Ingelram au dépourvu. Était-il possible que son suzerain ne soit pas trop contrarié de sa dramatique erreur de jugement ?

— Je vous ai offert mon épée pour que vous l'utilisiez contre moi si c'est votre bon plaisir. Baron, je ne comprends pas pourquoi vous... je vous ai déshonoré, n'est-ce pas ?

Royce écarta la question d'un revers de main et demanda :

— Sous les ordres de qui serviez-vous avant de rejoindre mes troupes ?

— J'ai été l'écuyer du baron Guy pendant deux ans.

— Et durant toute cette période, avez-vous jamais vu Guy se servir de l'épée d'un de ses vassaux pour le punir ?

Royce s'attendait à un ferme démenti. On disait bien que Guy utilisait souvent la méthode forte avec ses jeunes recrues, et, le bruit avait même couru qu'il allait parfois jusqu'aux pires brutalités, mais Royce n'avait jamais accordé foi à ces racontars.

Aussi ne put-il cacher sa surprise quand Ingelram opina du chef.

— J'ai été moi-même le témoin de représailles de ce genre. Le baron Guy n'a jamais été jusqu'à tuer de sang-froid un vassal, mais plusieurs sont morts des suites du châtement infligé.

— Ingelram, voilà qui explique votre étrange conduite, intervint Hugh avant de se tourner vers son ami. Ce garçon ne ment pas, Royce. Guy utilise les châtements corporels pour s'assurer de l'obéissance et de la fidélité de ses troupes. Dites-moi, Ingelram, poursuivit-il à l'intention du vassal, Guy se sert-il toujours de ces bâtards de Henry et de Morgan comme « bras séculiers » ?

Ingelram eut un hochement de tête affirmatif.

— Ce sont ses plus proches conseillers. Quand le baron Guy est occupé ailleurs, ils supervisent l'entraînement des hommes.

— Et leur châtement aussi ? le pressa Hugh.

— Oui, confirma Ingelram. Leur châtement aussi !

— Morgan est pire que Henry, déclara Hugh. Je l'ai vu à l'œuvre. J'espérais presque qu'il serait tué au combat, mais les Saxons n'ont pas voulu me rendre ce service. C'est à croire que le Diable le protège !

Ingelram fit un pas en avant.

— Puis-je parler sans détour ? demanda-t-il à Royce.

— N'est-ce pas ce que vous faisiez ? s'étonna le baron.

Ingelram piqua un fard. Royce se sentit soudain terriblement vieux. Une bonne douzaine d'années le séparaient de son vassal, mais il lui sembla que cet écart se redoublait du poids de l'expérience.

— Que vouliez-vous ajouter, Ingelram ?

— Si la plupart des soldats obéissent au baron Guy, ce n'est pas par loyauté mais par crainte.

Royce se garda bien de manifester la moindre réaction. Il s'adossa au manteau de la cheminée et croisa les bras sur sa poitrine d'un air détendu. Pourtant, une flambée de colère s'était allumée en lui à l'idée qu'un homme occupant le rang de Guy se comportât en tyran plutôt que de faire montre de valeurs supérieures à celles de ses soldats.

— Ingelram, intervint Hugh, est-ce vous qui avez demandé à servir aux côtés de Royce ?

Hugh, la respiration haletante et la mine défaite, s'était enfoncé dans son siège et frottait machinalement sa barbe en attendant la réponse.

— Oui, c'est moi. J'avais d'ailleurs bien peu d'espoir d'y parvenir, car le nombre des volontaires désirant servir sous les ordres du baron Royce dépasse le millier. Mon père a dû utiliser toute son influence auprès de Guillaume pour que mon nom passe en tête. J'ai eu énormément de chance.

— Je ne sais pas comment vous vous êtes débrouillé, avec ou sans la bénédiction de Guillaume ! Comment avez-vous obtenu l'autorisation de Guy ? Tout le monde sait qu'il se fait un plaisir de refuser ce genre de requête, particulièrement au profit de Royce. Il est en rivalité avec lui depuis l'époque où ils étaient tous les deux écuyers.

Hugh s'arrêta et laissa échapper un rire étouffé.

— Guy me fait presque pitié. Il arrive toujours second avec Royce, et cela le rend fou.

Royce observait Ingelram. Il était rouge de confusion. Quand il remarqua le regard de son suzerain, il ne put s'empêcher de lâcher :

— C'est vrai ! Le baron Guy n'est pas votre ami. Il est d'une jalousie terrible en ce qui vous concerne.

— Alors pourquoi a-t-il accepté votre transfert ? insista Hugh qui désirait manifestement éclaircir ce point.

Ingelram contempla la pointe de ses chaussures.

— À ses yeux, cette mutation ne devait pas être un bienfait pour le baron Royce, c'était même tout le contraire. Henry et Morgan ont bien ri de cette décision. Dans leur esprit, je n'ai jamais eu aucune chance de devenir un chevalier accompli.

— Sur quoi Guy fonde-t-il son opinion ? interrogea Royce.

Si Ingelram continuait de rougir, songea-t-il, il allait prendre feu ! Il attendit avec patience la réponse du soldat.

— Je manque de courage, confessa Ingelram. D'après le baron Guy, je n'ai pas un caractère assez trempé pour faire partie de ses troupes. Maintenant, vous connaissez la vérité, et le jugement du baron Guy se trouve pleinement confirmé. Ma faiblesse est cause de votre défaite.

— Nous ne sommes pas défaits, gronda Royce. Pour l'amour du ciel, ôtez-moi cette épée des yeux ! Vous n'avez pas encore commencé votre entraînement, aussi je ne vous considère pas comme fautif. Mais écoutez-moi bien. Si, après six mois sous mes ordres, vous recommenciez pareille erreur, je vous prendrais le cou à deux mains et serrerais jusqu'à vous faire retrouver la raison. Est-ce bien compris ?

Le ton de Royce était tranchant, et Ingelram s'empressa d'acquiescer.

— Je vous le jure ! Aucune nouvelle défaite...

— Pour l'amour de Dieu, allez-vous cesser de traiter cet incident mineur de défaite ? protesta Royce. Lady Nicholaa m'a seulement retardé ; elle ne m'a pas encore échappé. J'irai la chercher quand je serai prêt à regagner Londres. Et je vous le promets, elle viendra m'accueillir devant la porte de l'abbaye.

Il avança d'un air menaçant vers son vassal.

— Vous en doutez ?

— Nenni, monseigneur.

Royce ne dit pas à Ingelram comment il comptait s'y prendre, et celui-ci se garda bien de le lui demander. L'incident était clos.

Le problème de la capture de lady Nicholaa fut bien vite relégué au second plan. Car, dès le lendemain matin, Hugh brûlait de fièvre, et Royce passa trois jours et trois nuits au chevet de son ami de peur que les serviteurs saxons ne l'empoisonnent à la première occasion.

Il ne le quitta qu'une seule fois pour interroger de nouveau le collecteur d'impôts sur Nicholaa. Son plan d'action était déjà établi, mais il voulait être sûr de n'avoir omis aucun détail.

La santé de Hugh se détériorait rapidement. À la fin de la semaine, il devint évident qu'il ne survivrait pas sans un traitement énergique. En désespoir de cause, Royce décida de le transporter à l'abbaye. Ingelram et Charles, le vassal de Hugh, escortaient le chariot bringuebalant dans lequel le malade reposait.

Les quatre hommes se virent refuser l'entrée de l'abbaye tant qu'ils n'eurent pas déposé leurs armes. Sans discuter, Royce remit son épée, imité par les

deux écuyers. La lourde grille de l'entrée grinça alors sur ses gonds.

L'abbesse les attendait au centre de la cour pavée. C'était une femme d'un certain âge, légèrement voûtée, mais avec un teint clair, étonnamment lisse.

Elle était entièrement vêtue de noir, et bien que le sommet de sa tête n'arrivât pas à l'épaule de Royce, elle ne paraissait nullement intimidée. Son regard était ferme, direct.

L'abbesse lui rappelait sœur Danielle... ou plutôt lady Nicholaa, se corrigea-t-il mentalement.

— Pourquoi vos soldats montent-ils la garde autour de l'abbaye ? lui demanda-t-elle en guise d'accueil.

— Mes soldats s'assurent que lady Nicholaa ne s'enfuit pas, répondit-il.

— Êtes-vous venu pour la persuader de se rendre ?

Royce secoua négativement la tête. Il se dirigea vers l'arrière du chariot en faisant signe à l'abbesse de le suivre.

Dès que la religieuse vit Hugh, elle comprit son état et ordonna qu'on le porte à l'intérieur.

Comme il était trop faible pour se tenir debout, Royce le transporta dans ses bras. À gauche de l'entrée voûtée se trouvait un escalier en pierre. Escorté de ses hommes, il gravit les marches à la suite de la nonne et enfila un couloir brillamment éclairé.

Le raclement de leurs bottes sur le plancher de chêne se répercutait contre les murs de pierre, mais néanmoins, Royce pouvait entendre la lente psalmodie d'un chœur de femmes.

— Tous les malades sont dans la même salle, expliqua l'abbesse. La semaine dernière, aucun lit n'était libre. Aujourd'hui, seul un soldat saxon occupe les lieux. Les hommes sont tous égaux à l'intérieur de

ces murs, qu'ils soient normands ou saxons. C'est bien votre avis, n'est-ce pas, baron ?

— Tout à fait, répondit Royce. Ce soldat est-il le frère de lady Nicholaa ?

L'abbesse pivota sur elle-même.

— En effet. Justin est notre dernier blessé.

— Est-il mourant, comme on me l'a affirmé ?

— Seul Dieu pourrait répondre à cette question, répliqua-t-elle. Justin refuse tous nos soins. Il implore le Tout-Puissant de lui envoyer la mort tandis que nous réclamons avec ferveur sa guérison. J'espère que le Seigneur ne se laissera pas troubler par nos supplications contradictoires.

Royce ne savait pas très bien si la mère supérieure plaisantait ou non. Une ride creusait son front. Il déclara :

— J'aimerais installer mon ami le plus vite possible. Nous aurons ensuite tout le loisir d'examiner les points qui vous inquiètent.

— Je n'ai qu'une inquiétude pour le moment, annonça l'abbesse. Je suis fermement décidée à mettre votre ami dans le lit voisin de celui de Justin. Et toutes vos récriminations ne me feront pas changer d'avis. Notre infirmière, sœur Felicity, n'est plus toute jeune et je ne veux pas qu'elle coure sans cesse d'un bout à l'autre de la pièce. Elle s'installera entre les deux soldats. Acceptez-vous cette condition ?

Royce approuva d'un signe de tête. L'abbesse parut soulagée et se détourna pour ouvrir la porte. Royce cligna des yeux. La salle était gigantesque et la lumière entraît à flots par les trois larges fenêtres qui s'ouvraient sur le mur du fond.

À l'opposé, une vingtaine de lits étaient alignés. Un coffre surmonté d'une chandelle joutait chaque paille. Les rideaux blancs qui pendaient du plafond préservaient, une fois tirés, l'intimité de chaque